



ADMINISTRATION
6, quai de la Guillotière, 6
VENTE EN GROS
1, rue de Jussieu, 1

SOMMAIRE :

La Taverne de la Tête-d'Or, par PIERRE LE GALLOIS.
Le Cousin du Diable, par GONTRAN BORYS.
Le Baiser de Judas, par VAN DER HANN.
La Belle Nanette, par HORACE MAX.

ABONNEMENT :
Un an . . . 8 francs
Six mois . . . 4 —
Le Numéro : 10 c.

LES DRAMES LYONNAIS 10

LA TAVERNE

De la Tête-d'Or

PREMIÈRE PARTIE

MAC-HIRTON L'HERCULE

L'événement justifia les espérances d'Ivon et de Gilles, car ils firent une abondante capture de goujons, de rousses et de cardons, qu'ils remisèrent avec soin dans un panier *ad hoc*; puis, quand ils jugèrent la matinée suffisamment avancée, ils furent trouver

l'ami Van-Osten, auquel il firent part du désir de leur mère.

Ainsi que l'avait prévu Mary, le vieillard — le hollandais avait déjà vu passer la soixantaine — se mit aussitôt à la disposition des jeunes gens, et tous trois guettèrent de loin la sortie de Mac-Hirton et d'Eva, qui ne se fit pas longtemps attendre, car bientôt ils les aperçurent se dirigeant vers le champ de foire.

Ils se hâtèrent d'aller où les appelait l'amitié et l'amour filial, et trouvèrent la pauvre Mary fort fatiguée, plus fatiguée même qu'ils ne le craignaient.

La malade les accueillit par un regard reconnaissant, tandis que ses lèvres décolorées esquissaient un douloureux sourire.

Les deux enfants se penchèrent vers le lit, et chacun à son tour couvrit de frais baisers les joues amaigrées de leur mère, dont le vieil ami pressa les mains avec une affectueuse pitié.

— Merci, mon ami, de vous être rendu à ma prière; asseyez-vous là près de moi, et vous aussi, mes en-

fants. J'en ai bien long à vous raconter, puissé-je avoir la force de tout vous dire.

— Pourquoi parler, cela vous fatigue, Mary, dit le Hollandais.

— Il le faut absolument. Il faut que mon fils et vous connaissiez ma vie tout entière, sachiez qui je suis qui nous sommes, afin d'exécuter à la lettre mes dernières volontés.

— Oh ! mère, ne dis pas cela ! sanglotta Ivon.

— Laisse-moi parler, mon enfant. Il y a cinq années que vous nous connaissez, Jack, — tel était le prénom du hollandais, — et, depuis cinq années, ne vous êtes-vous jamais demandé qui nous étions, et par quels chemins nous avions pu passer pour arriver à ce métier que nous exerçons aujourd'hui.

— Fort souvent, Mary. je me suis dit en vous voyant, vous surtout, si noblement résignée à votre sort, que vous ne deviez être née, comme beaucoup de nous autres, au fond d'une clairière, au bord d'un chemin, dans une voiture de nomade, et que vous deviez appartenir à un autre monde que celui des saltimbanques.

— En effet, ni mon mari, ni moi n'avons été, dès l'enfance, habitués à cette vie errante dans laquelle nous avons été poussés par une implacable fatalité, si je puis m'exprimer ainsi, quoi que mon mari, — que je n'accuse pas, puisque j'ai librement partagé son sort, — doive se reprocher d'avoir marché en aveugle dans la voie fatale.

— Venez au fait, Mary, afin de moins vous fatiguer.

— M'y voici. Le baronnet sir Charles Mac-Hirton...

— Baronnet ! s'écrièrent les auditeurs.

— Oui. Le baronnet sir Charles Mac-Hirton, orphelin à vingt ans et possesseur d'un fort beau domaine dans le comté de Kilkenny en Irlande, emporté par la fougue de la jeunesse et l'ardeur de son tempérament, se laissa aller, pendant deux années à tous les écarts d'une vie dissipée, au point de compromettre sérieusement sa fortune, qui tombait bribe à bribe entre les mains des escrocs, des flatteurs, des créanciers. Encore une année de cette existence et l'héritage paternel disparaissait en entier.

Mais un homme veillait, c'était sir Morris, oncle de Charles, qui parvint à le décider à accepter un engagement dans la marine avec le grade de Midshipmann qu'il avait sollicité et obtenu de l'amirauté, pour son neveu.

Celui-ci partit donc, laissant à son oncle la régie de ce qui lui restait du bien paternel, et le soin de liquider ses affaires, fort embrouillées.

Deux années entières il demeura aux Indes où, soit sur terre, dans des engagements avec les indous révoltés, soit sur mer, en poursuivant les pirates. il se fit remarquer par une intrépidité rare unie à une force que vous connaissez ; ce qui fait qu'il obtint rapidement le grade de lieutenant.

C'est à cette époque qu'il fit la connaissance d'un

jeune lord, officier dans les dragons de Glocester, nommé Albert Oswell.

— Oswel, mais n'est-ce pas ton nom, mère ?

— En effet, mon fils. Albert était ou plutôt est mon frère, car j'espère qu'il est encore de ce monde, qu'il me pardonnera et remplira près de toi, près de vous deux, mes enfants. — Vous ne voulez pas vous quitter, n'est-ce pas ?

— Oh ! non, mère. répondirent-elles tous deux.

— Qu'il remplira, dis-je, la tâche que bientôt je ne pourrai plus remplir.

— Tu nous affliges, mère, de t'entendre parler ainsi. Rassure-toi donc ; tu ne veux pas encore nous quitter, non plus que mon père.

— Ton père. Ivon, ne compte pas sur lui. Il a aujourd'hui d'autres vues, d'autres affections. N'est-ce pas Jack ?

Le vieillard baissa lentement la tête en murmurant.

— Le malheureux ! Cette passion lui sera fatale.

— Je le sais. Il faut que je me hâte, car je crains que mes forces ne me trahissent.

Albert et Charles devinrent promptement amis au point que lorsque le lieutenant de marine dû revenir en Europe pour une mission. Mon frère le chargea de ses lettres pour son père, lord Richard Oswell et sa sœur Mary. Hélas ! Plut à Dieu qu'il n'eût jamais mis les pieds dans notre paisible cottage de Wester, près de Badmin, en Cornouailles.

C'est là que vint nous trouver le messenger de notre cher Albert que mon père et moi reçûmes avec un bonheur indicible.

Hélas, je ne pus voir sans émotion cet ami de mon frère, beau de cette beauté mâle et fière, au visage bronzé par le soleil des Indes, cet officier qu'Albert nous vantait comme le plus valeureux de la marine anglaise. Toutefois cette émotion passagère se serait sans doute promptement dissipée si lord Orwel poussé par une étrange fatalité, n'avait, en quelque sorte, obligé le jeune homme à accepter quelques jours d'hospitalité. Bien terrible fatalité, en effet, car elle causa et la mort de mon pauvre père et ma misère.

III

UN DRAME DERRIÈRE LA TOILE (Suite)

Sir Charles demeura donc avec nous au cottage de Wester et, par suite nous nous vîmes tous les jours,

toutes les heures, pour ainsi dire, tantôt sous les regards de mon père, tantôt seuls au salon, au jardin, sur la pelouse qui dominait la mer, sur les bords de la baie où venaient mourir les flots, où tout inspirait le calme et l'amour.

Parfois même — mon père étant malade et souvent alité — nous partions en pérégrinations pédestres, le vieux gentilhomme ne pouvant ne devant avoir nulle défiance à l'endroit de l'ami de son fils.

Que vous dirai-je ? Charles et moi, nous nous aimâmes, lui avec la passion qui dévore, avec la violence du désir de posséder l'objet de son amour, moi, avec plus de calme, il est vrai, mais avec une tendresse, une confiance qui me livraient presque sans défense, à celui qui possédait mon âme.

Au lieu d'une semaine, Charles demeura quinze jours puis un mois sous notre toit, cherchant toujours un prétexte pour ne pas partir, reculant sans cesse l'instant d'une séparation douloureuse.

Enfin, comme un jour, mon père, malgré son urbanité et sa politesse sans pareille, lui demandait quand il pensait reprendre la mer, Charles répondit qu'il avait envoyé sa démission à l'amirauté et voyant le haut le corps de mon père, ajouta qu'il renonçait à la marine pour se consacrer à la culture de ses domaines. Puis, partant de là, il lui demanda la main de sa fille, ma main.

Cette demande à laquelle il ne s'attendait pas, mais à laquelle un père plus clairvoyant eût cependant dû s'attendre, excita l'orgueil du vieux lord qui déclara péremptoirement que sa fille était fiancée — ce qui était vrai — au fils de lord Hamilton, un ancien ami, un voisin et que, du reste, jamais il ne la donnerait à un homme de basse extraction, à un Irlandais surtout dont la fortune ne pouvait se comparer à la nôtre.

L'orgueil du baronnet fut à la hauteur de celui du lord. Se levant avec impétuosité le jeune Irlandais déclara qu'il se croyait d'aussi bonne lignée et famille en Irlande que les Saxons-Anglais et partit le front haut, la lèvre dédaigneuse.

J'employai tout alors pour fléchir mon père. Je lui démontrai que mon avenir, mon bonheur dépendaient de cette union et que j'aimais le baronnet sir Charles Marc-Hirton.

Mon père fut inflexible.

Deux jours après je m'enfuyais avec mon amant, abandonnant sans retour, le toit paternel, cette maison où j'avais passé tant de douces et faciles années, sans penser au passé, sans soucis du présent, sans craintes de l'avenir. Hélas ! combien terriblement, par de longues et cruelles épreuves, j'ai payé cette heure d'aberration.

Déjà malade, mon père fut frappé au cœur par mon départ. — Était-ce bien là, la récompense de tant d'amour, d'abnégation, de dévouement ? — Il traîna encore quelques jours, puis il mourut — je l'ai su depuis — le jour même de notre mariage. Pauvre père, il n'a pu supporter le chagrin de voir déchue

cette idole qu'il avait, pour ainsi dire, dressée sur un piédestal, pour que chacun l'adorât.

A ces paroles, la pauvre femme s'arrêta, comme écrasée par la honte et la douleur, la voix éteinte dans sa gorge, les pommettes rouges, les yeux fermés.

Cependant elle revint à elle sous les baisers brûlants de son fils qui pleurait en l'embrassant et en lui disant :

— O mère bien aimée, pourquoi cette douleur ? Pourquoi cette honte ? Continue, si tu crois devoir, si tu crois pouvoir le faire ; mais fais trêve à ton chagrin et laisse dans l'ombre ces tristes épisodes de ta vie.

— Merci, mon fils. Je continue et j'abrège.

— Oui, mère.

— Pour éviter la vengeance d'Albert, qui devait certainement revenir en toute hâte à la nouvelle de ma fuite et de la mort de notre père, nous prîmes la résolution de nous expatrier. Charles, qui n'avait aucune sorte de préjugés — je ne l'ai que trop appris depuis — vendit ses propriétés pour se lancer dans le commerce. Il frêta un navire qu'il chargea de marchandises faciles à échanger et nous nous embarquâmes à destination des mers de la Chine d'abord, puis de l'Amérique Australe avec douze matelots engagés pour la circonstance.

— Pauvre mère !

Hélas ! nous fuyions la vengeance humaine, vengeance qu'on eût peut-être apaisée pour nous livrer à la main du destin, sinon à la justice de Dieu, qui ne nous ménagea ni les dangers, ni les déceptions, ni les misères.

Nous atteignîmes sans encombre notre première destination et échangeâmes les marchandises d'Europe, contre les produits de la Chine et du Japon.

Ce succès grisa Charles qui, au lieu de se diriger vers l'Amérique, voulut auparavant, en dépit de tout sentiment d'humanité opérer un chargement de nègres sur les côtes de l'Afrique. Ce dessein je ne le connus que quand il ne pouvait plus s'accomplir.

— Comment cela ?

— A peine avions-nous doublé le cap de Bonne-Espérance que nous fûmes assaillis par une tempête formidable. Balotté pendant deux jours par le vent et les flots, notre frêle esquif désarmé sans voiles, sans gouvernail s'en vint se briser sur les rochers à deux encablures du rivage que nous atteignîmes à l'aide de la pinasse qui heureusement n'avait éprouvé aucun mal.

Où étions-nous ? Qui le savait ? Sur les côtes de la Guinée ou du Sénégal probablement, peut-être sur celles de l'Ovampie. En tous cas notre situation n'était pas brillante.

Mais Charles n'était pas homme à se décourager.

« Si les destins sont contre nous, s'écria-t-il, nous vaincrons malgré eux. Nous ne voulions être que négriers, nous serons pirates. Est-ce convenu, mes amis ? »

« Oui ! » crièrent tous les hommes d'une seule voix. Quant à moi je pleurai silencieusement, mais ne pus ou n'osai faire aucune opposition aux projets de celui que, malgré tout j'aimais toujours.

Avec ses hommes, tous gens de mer habiles et courageux, il commença par tirer du navire échoué tout ce qu'il put en tirer, puis à mettre à l'abri d'un coup de main l'îlot sur lequel le hasard nous avait jetés. A l'aide de la mine, on creusa une retraite dans les rochers, et je dus m'y installer pendant qu'à l'aide de leur léger bâtiment à voiles et à rames ils couvraient la côte, descendaient à l'improviste, attaquaient les naturels et leur enlevaient ce qu'ils pouvaient de précieuses productions, d'objets de commerce comme l'ivoire de défenses d'éléphants. Ils enlevèrent même des jeunes filles des Namaquois, qu'ils me donnèrent pour compagnes.

Cela ne pouvait durer ainsi. Une vaste conjuration de naturels s'organisa et un matin, au lever du soleil, nous vîmes notre île assaillie par un nombre incalculable de pirogues remplies de nègres en armes.

A l'aide d'armes à feu, nous tinmes nos ennemis en échec pendant la journée entière, et leur tuâmes beaucoup de monde ; mais Mac-Hirton, ayant compris que ses compagnons et lui finiraient toujours par être écrasés, jugea à propos de fuir. Abandonnant donc notre île et la plupart des richesses entassées, nous nous embarquâmes nuitamment sur la pinasse et passâmes à force de rames et au travers des pirogues dont, dont nous coulâmes quelques-unes. Aussitôt dehors du cercle des assiégeants, nous gagnâmes la mer sans qu'ils pussent ou osassent nous poursuivre.

Pendant un mois entier, nous navigâmes ainsi, nous dirigeant vers notre première destination : l'Amérique du Sud, où nous espérions arriver sans encombre, malgré la faiblesse de notre embarcation. Vain espoir, un cyclone nous saisit à la hauteur des Antilles. Notre navire sombra, et nous aurions tous péri sans le secours d'un navire américain qui, nous ayant aperçu en détresse, accourut à notre secours.

Ce navire nous débarqua à Newark, port du territoire de Newjersey, où nous arrivâmes sans asile sans autres ressources que la pitié qu'inspirent des naufragés.

Nos compagnons s'engagèrent dans la marine marchande des Etats-Unis. Quant à mon mari et moi, nous ne savions comment faire, quand le hasard — un funeste hasard selon moi — nous vint en aide.

Sur le port de Newark, un *barnum* avait élevé une baraque de planches et de toiles, dans laquelle il exhibait un nègre gigantesque, d'une force extraordinaire, promettant cent dollars à celui qui tomberait son géant.

Alléché par la somme, Mac-Hirton se présente dans l'arène. Sa prestence, sa taille disposèrent en sa fa-

veur un nombre considérable d'amateurs, et des paris s'engagèrent de tous côtés, qui pour le noir, qui pour le blanc.

La lutte ne fut pas longue. Le nègre, qui se nommait Harris, enlevé par les bras de Charles, fut en un instant renversé si violemment sur l'arène qu'il jeta un cri de douleur, couvert par les applaudissements enthousiastes des partisans du matelot irlandais. Charles n'était que cela.

Mon mari gagna outre les cent dollars qu'on dut lui payer instantanément, une forte somme résultant de sa part dans les enjeux.

Dès lors, sa profession était choisie. Et, voici quatorze années que nous courons ainsi d'Amérique en Angleterre, d'Angleterre en France, laissant à chaque pays un lambeau de notre bonheur, une parcelle de notre honneur, une bribe de nos scrupules aristocratiques.

— Pauvre, pauvre mère ! — C'est tout n'est-ce pas ?

— Je n'ai pas encore fini. Voici le plus important. Approchez-vous encore, Jack, car je sens que mes forces s'en vont.

Quand je ne serai plus — oh ! il ne faut pas faire de signe de dénégation, ce sera peut-être aujourd'hui peut-être demain — quand je ne serai plus, vous ferez faire pour mes deux enfants, un passeport, et les expédiez aussitôt à mon frère avec cette lettre.

Et la malade tendit à son ami une lettre qu'elle retira de dessous son oreiller avec une bourse pleine.

— Voici, en outre, mille francs — toutes mes économies — qu'ils se partageront en partant, cela est suffisant au-delà.

— J'en ajouterai autant, répondit le brave Hollandais.

— Merci, mon ami. Mon frère les recevra bien. Je le sais... s'il vit encore. Dans le cas où il ne serait plus, Ivon se fera reconnaître comme seul héritier, à l'aide de la lettre, qui est mon testament, et de papiers qui y sont joints, lesquels constatent mon mariage et la naissance de mon fils.

— Mais mon père !..

— Ton père... tu le fuiras. Il est sur une pente fatale qui le conduira où... je n'ose le prévoir, et en cela il est aidé par deux êtres sans nom, sans pudeur, John et Eva.

— Comment ! s'écrièrent les enfants.

— Oui, cela est vrai, dit Van-Osten. Et, c'est cela qui vous tue, pauvre Mary.

(A suivre)

LE

10

COUSIN DU DIABLE

PROLOGUE

LÉLIO l'Aventurier

(SUITE)

Seul, parmi ses compagnons, il avait eu la chance de retrouver son cheval et de pouvoir s'en emparer.

C'est pourquoi, ayant laissé Lazarille et les archers s'étendre sur l'herbe et s'endormir autour de la cabane incendiée, il se dirigeait, lui, en toute hâte vers le poste où, disait-il, l'appelaient son devoir.

Mais tout en courant, il réfléchissait. L'inexplicable disparition de don Diaz lui trotait par la cervelle.

Où pouvait-il être, sinon entre les manes de Lélio et pourquoi Lélio l'eût-il enlevé, sinon pour le faire mourir ?

A cette supposition, un nuage humide obscurcit la vue de Truxillo.

Il aimait son maître. C'était une habitude d'enfance. N'avaient-ils pas sucé le même lait, partagé les mêmes jeux, vécu de la même vie, jusqu'au moment où l'âge amenant les distinctions de castes, l'un était devenu le seigneur et l'autre le vassal ?

Cela d'ailleurs n'avait en rien diminué l'attachement de Truxillo, attachement assez semblable à celui d'un dogue pour son propriétaire. Seulement il s'y était mêlé à la longue une sorte de terreur superstitieuse, car Truxillo n'ignorait pas les pouvoirs ténébreux dont son maître était investi.

Mais, craintive ou non, il fallait que cette affection fût bien puissante, puisque Truxillo, né avec des instincts honnêtes, se transformait peu à peu en un bandit.

Il fallait surtout qu'elle fût bien profonde, puisqu'elle contrebalançait parfois dans le cœur de Pérès, l'amour passionné que lui inspirait sa femme Etienne.

Aussi frissonnait-il en songeant que cette affection allait peut-être lui manquer.

Et il piquait sa monture, regardant, sans les voir, filer à droite, à gauche, plaines sombres taillis et buissons. Il pensait...

Il pensait, ce bandit, ce traître, ce poltron, à se faire tuer pour délivrer son maître.

— Il me regrettera ! murmura-t-il.

Puis il récapitulait avec complaisance les jours écoulés, les travaux accomplis, les hontes bues au service de don Diaz...

Que de sacrifices ne lui avait-il pas déjà faits, à cet homme, depuis celui de sa conscience, jusqu'à celui du salut de son âme...

Certes, il pouvait bien y ajouter le sacrifice de sa vie.

Et, comme il en était là de ses pensées, Truxillo déboucha tout à coup sur la plate-forme du château.

Il faisait nuit noire.

La lune, submergée un instant dans l'écume d'un nuage, n'éclairait même plus les gargouilles du toit.

En revanche, des lumières passaient et repassaient aux meurtrières des tourelles. On entendait courir et s'interpeller les valets ; et par la porte du manoir, qui était, chose inouïe ! toute grande ouverte, s'échappaient des vociférations énergiques et le bruit d'une violente altercation.

Parmi les voix, Truxillo reconnut celle de don Diaz.

— Il vit ! il est libre ! s'écria-t-il radieux. Peu importe le reste !

En mettant pied à terre, il s'approcha de la muraille afin d'y attacher son cheval.

Comme il cherchait à tâtons un anneau qu'il savait y être scellé, il sentit tomber sur sa joue quelque chose de tiède et d'humide.

Il ne pleuvait pas cependant. Le nuage écumeux fuyait éparpillé sous la brise ; la lune, dégagée, recommençait à verser sa nacre fluide et chaque objet sortait de l'ombre.

Une autre goutte mouilla le front de Truxillo ; puis une autre encore. Il y porta la main et regarda.

Sa main était rouge.

Truxillo recula. Aussitôt un clapotement lent et régulier frappa son oreille. Il se baissa et vit qu'il piétinait dans une flaque de sang...

Du sang !... Lui-même, il en était couvert ; il en avait aux pieds, aux mains, au visage, sur ses vêtements.

Le dégoût lui serra la gorge ; il bondit en arrière.

Alors, rencontrant l'échelle de soie qui se balançait au vent, son regard effaré en remonta, un à un, chaque échelon jusqu'à ce qu'il fût arrivé à la grille éventrée et rompue.

Là, ses yeux s'arrêtèrent fixes, vitreux, démesurément agrandis.

Ce qu'il voyait, le voici :

Pliée en deux sur la barre du balcon, la tête et les bras flottants avec cette flaccidité qui n'appartient qu'aux cadavres, il y avait une forme blanche, une femme à demi-suspendue au-dessus du vide.

Ses magnifiques cheveux blonds pendaient dénoués. Les haleines de la nuit s'y jouaient comme à travers les franges d'or d'une écharpe.

Et, d'entre ces franges soyeuses, pleuvait lente-

ment une rosée sinistre que l'herbe buvait goutte à goutte.

Truxillo était devenu livide.

Il voulut crier, aucun son ne s'échappa de sa poitrine ; il voulut fuir, ses pieds rivés au sol, semblèrent y avoir pris racine.

Et longtemps il demeura ainsi, béant, la mâchoire pendante, les cheveux hérissés, les yeux sortant de leurs orbites.

Mais soudain, par un effort gigantesque, brisant tous les liens invisibles qui le paralysaient, il s'élança hurlant, fou, frénétique, horrible.

Pareil à un chat sauvage, en trois sauts il escalada l'échelle, franchit le balcon et saisit éperdument le cadavre.

Et, sur son épaule, se renversa la tête chérie. Elle y roula inerte, insensible, noyée parmi ses mèches sanglantes.

Alors éclata une scène dont nulle langue humaine ne saurait exprimer l'effet lugubre et poignant.

Ce fut d'abord un désespoir bruyant, convulsif, bavard. Truxillo parlait à sa femme comme si elle eût pu l'entendre, lui prodiguant les noms les plus doux, s'accusant de n'avoir pas su la protéger, implorant son pardon, accumulant les protestations et les promesses.

Puis, il s'interrompait tout d'un coup pour lui demander quel était l'assassin, et au milieu de ses plaintes et de ses fureurs, sans cesse revenait le nom de Lélío ; car cette idée persistait en lui que le ravisseur de Dolorès était aussi le meurtrier d'Étiennette.

Enfin, les larmes jaillirent, et dès lors le pauvre homme garda le silence... Il s'accroupit, tenant toujours son cher fardeau, le berçant par un geste machinal, réchauffant de son haleine ce visage glacé, prenant de rapides baisers sur cette bouche froide et sur ces paupières violettes.

En bas, cependant la scène avait changé d'aspect.

De tous côtés arrivaient des chevaux frais et des hommes équipés en guerre. Ce n'était sur la plate-forme que hennissements, blasphèmes, cliquetis d'armes et d'éperons. Des valets couraient ça et là, secouant leurs torches.

A l'intérieur du manoir, les chiens aboyaient au chenil.

On eut dit les apprêts d'une chasse infernale.

C'était bien une chasse, en effet, une chasse à l'homme.

Don Díaz se disposait à poursuivre son rival, et cette fois, il avait juré de l'atteindre, fût-ce dans les entrailles de la terre. Sa voix fiévreuse, stridente et pressée dominait le tumulte.

Cette voix, Truxillo ne l'entendit même pas ; mais chose incroyable, elle parut résusciter la morte.

Truxillo la sentit tressaillir entre ses bras, il vit ses lèvres s'agiter, son front se redresser par un mouvement insensible, ses yeux enfin, ses doux yeux bleus

s'ouvrirent et se fixèrent sur lui avec une expression d'ineffable tendresse.

— Pères !... murmura-t-elle.

Et le malheureux, envahi par une espérance folle, se prit à trembler de tous ses membres. Il lui sembla que les portes du ciel s'écartaient devant lui.

— Ah ! s'écria-t-il avec un rire insensé, je le savais bien, moi, *querida* ! que tu ne m'avais point quitté !

Mais elle, continuant à le caresser du regard, répéta d'un accent à peine perceptible :

— Pères, adieu !...

— Non ! oh ! non, sanglota Pères. Pas ce mot !... Ne le prononce pas ! Je ne veux pas que tu m'abandonnes, moi, entends-tu !.. Mourir, toi ! Allons donc ! est-ce que j'ai eu le temps de t'aimer, seulement !

Et il l'étreignait contre son cœur, comme s'il eût voulu lui communiquer la flamme de sa propre vie.

En vain, hélas !... Étiennette s'éteignait.

— J'étouffe !..., râla-t-elle ; soulève-moi.

Il obéit.

Alors la pauvre femme, crispant ses mains sur la barre du balcon, essaya de ressaisir un peu de cet air vivifiant qui fuyait sa poitrine.

Tout à coup une violente secousse ébranla tout son corps.

Ses yeux, déjà vitreux, venaient de rencontrer don Díaz, à cheval et bizarrement éclairé par la rouge lueur des torches.

Un flot d'énergie ranima Étiennette. Sur ses traits convulsés, l'horreur sembla dompter l'agonie. Elle se dressa debout, solennelle, menaçante ; puis, étendant le bras par un geste vengeur :

— Regarde cet homme, Pères ! articula-t-elle d'une voix si vibrante que, d'en bas, elle fut entendue et que Diégo lui-même leva la tête, regarde ! Celui qui m'a tuée !... c'est lui, c'est ton maître !

Il y eut une seconde de silence profond.

Les archer eux-mêmes paraissaient frappés d'épouvante.

Diégo haussa les épaules.

— En route, cavaliers !... commanda-t-il.

Et toute la troupe disparut avec un fracas de tempête.

— Maudit ! qu'il soit maudit !... cria l'agonisante.

Elle se rejeta en arrière, son dernier souffle s'était exhalé...

Truxillo ne la reçut point entre ses bras. Blême, froid, immobile comme un bloc de glace, il laissa glisser le cadavre qui s'affaissa lourdement à ses pieds.

XII

DE LA COUPE AUX LÈVRES



Entre Saint-Jean-de-Luz et Bayonne, le voyageur qui arrive d'Espagne rencontre un panorama d'une rare magnificence.

Derrière lui, s'abaissant par bonds harmonieux, les dernières croupes des Pyrénées descendent et semblent se plonger dans la mer bleuâtre.

A droite, s'étalent les plaines bondissantes. Tantôt arides et tantôt plantureuses, elles s'entrecoupent de ravins, se hérissent de toits rouges, se creusent en prairies salines au milieu desquelles les grands bœufs, agenouillés et mâchant à vide, s'interrompent parfois, immobiles et rêveurs, pour écouter la voix de l'Océan qui monte.

En face, au loin, Bayonne, ses mâts, ses rumeurs, ses fumées.

A gauche, enfin, le golfe de Gascogne s'élargissant à l'œil jusqu'aux plus lointains horizons de l'immensité.

Or, à l'époque où se déroule notre récit, la côte, brusquement relevée en promontoir, se coupait à pic en cet endroit et dominait, d'une centaine de pieds, une petite crique où s'abritaient, à marée basse, quelques bateaux de pêche ou de contrebande.

Quarante-huit heures après la mort d'Etienne et une heure environ avant le jour, deux gentilshommes étaient nonchalamment couchés sur l'herbe, au sommet de cette falaise.

Au-dessous d'eux, la crique arrondissait sa blanche ceinture de galets.

Quant à la mer, on ne soupçonnait sa présence que grâce à ce murmure monotone et régulier qui ressemble à la respiration d'un géant endormi.

Une immense nappe de vapeurs, répandue sur la surface des eaux, allait bientôt se déchirer sous les premières flèches du levant. Vous eussiez dit un manteau d'opale tendu de la terre aux cieux.

Placés comme ils l'étaient enveloppés de toutes parts dans les brunes matinales, nos deux gentilshommes pouvaient aussi bien se croire au milieu des nuages. Néanmoins, soit que leur poste ne leur parût point encore assez isolé, soit qu'ils eussent à se communiquer des choses d'une importance capitale, ils causaient à voix basse, lèvres contre lèvres, cœur contre cœur.

Hâtons-nous d'ajouter que le moins grand des deux

était si mignon, si coquet dans cet élégant costume du seizième siècle, qui avantageait même les plus disgraciés ; il avait, en un mot, si ravissante tournure que l'on n'eût pas hésité longtemps à reconnaître en lui une adorable femme.

Ainsi que son compagnon, elle était masquée de velours noir, comme c'était alors la coutume parmi les nobles en voyage. Mais un éclat de rire frais, perlé, mélodieux qui s'échappa de dessous ce masque, dénonça son sexe aussi clairement qu'aurait pu le faire son visage.

Elle se dégagea des bras de son ami, et, bondissant comme un chevreau, elle dégaina une petite dague à poignée de nacre, un véritable joujou artistique.

— Comte, s'écria-t-elle en battant du pied un appel belliqueux, vous me rendez raison !

— Impossible, mon beau gentilhomme, répliqua l'autre. Depuis que je chemine en votre compagnie, la raison et moi, nous avons divorcé.

— Voilà un madrigal qui ressemble fort à une impertinence. Vite, à genoux, monsieur.

— M'y voici.

— Et des excuses ?

— Soit. O vous, le plus charmant des cavaliers, mais aussi la plus cruelle des femmes...

— Abrégeons !

— Pardonnez-moi d'avoir sollicité un baiser...

— A la bonne heure.

— Quand c'eût été mon droit d'en prendre dix !

— Votre droit ! qu'est-ce-à-dire ?

— La vérité, comtesse.

— Je ne suis pas comtesse.

— Il s'en faut de si peu.

Le sourire de la jeune fille s'éteignit.

— Qui sait ! murmura-t-elle. De la coupe aux lèvres... il y a bien loin, quelquefois !

— Oh ! dit le comte, je vous en supplie, ma chère âme, point de pressentiments funestes ! Laissez-moi tout entière cette joie qui m'inonde le cœur, et chassez du vôtre, si vous m'aimez, l'amer poison du doute !

— Je ne doute pas, Léléo, dit-elle en frissonnant. J'ai peur !

— Auprès de moi !

— Hélas ! notre union n'a pas encore été bénie par un prêtre... Et cet homme, ce Diégo...

— Que nous importe cet homme !... Mienne vous êtes, ma Dolorès, et mienne vous resterez, je le jure !

Elle appuya sa tête brune sur l'épaule de son époux.

— Oui, balbutia-t-elle comme en un rêve ? oui, je suis à vous. Léléo... à vous de cœur et d'âme, à vous pour la vie et pour l'éternité !..

Il l'enveloppa d'une étreinte ardente...

— Alors, ô mon doux ange souriez encore, je le veux ! Faites que ce beau regard attristé s'éclaire, et confiez à mes lèvres cette perle qui tremble au bord de vos longs cils...

Mais avec sa mobilité d'enfant et sa pudeur de jeune fille, elle lui échappa de nouveau, tandis qu'un rayon de gaieté se faisait jour à travers ses larmes.

— Eh quoi ! dit Lélío, me refuserez-vous donc toujours la plus innocente caresse ?

— Eh bien ! murmura-t-elle, tenez, homme insatiable !

Et elle approcha son front rougissant.

— Rien que le front !... Ah ! fi, l'avare !

— C'est plus encore que vous ne méritez, méchant que vous êtes !

— Méchant, moi ? quel crime ai-je donc commis ?

— Un crime de lèse-confiance... Vous me cachez vos inquiétudes, vos projets... Vous avez des secrets pour votre femme, monseigneur !

— J'en conviens, senora.

— Ah ! vous avouez !... c'est bien heureux ! et si je vous sommais de me le dire !

— J'obéirais madame.

— En ce cas, répondez. Pourquoi m'avoir fait quitter brusquement cette hôtellerie de Saint-Jean-de-Luz où nous arrivions à peine ? Qu'attendons-nous en ce lieu sauvage ? Qu'est devenu votre écuyer ? Que signifient tous ces mystères ?

— Ces mystères, senorita, avaient pour but de vous dissimuler un péril.

— Je veux le connaître à l'instant. Sachez, messire, que je suis brave comme mon épée.

— Nous allons bien voir, mon gentilhomme ! Et d'abord, depuis notre fuite d'Agréda, vous nous croyez n'est-il pas vrai, débarrassés du seigneur don Diaz ? Détrompez-vous. Don Diaz n'a pas cessé de nous poursuivre, que dis-je !... don Diaz a failli deux fois nous atteindre.

— O mon Dieu ! s'écria Dolorès.

— Hier, à la tête d'une vingtaine de cavaliers, don Diaz est entré derrière nous dans Saint-Sébastien, qu'heureusement nous n'avions fait que traverser. Aujourd'hui, laissant en arrière la moitié de ses hommes qui n'en pouvaient plus de fatigue, il est arrivé une heure après nous à Saint-Jean-de-Luz.

Dolorès se dressa terrifiée.

— Heureusement encore, continua Lélío, mon écuyer veillait. Et pendant que don Diaz, réveillant au hasard les hôteliers et questionnant les servantes, battait la ville à notre recherche, nous disparaissions sans avertir personne.

— Et sans prendre nos chevaux, exclama-t-elle avec désespoir.

— Bah ! répliqua paisiblement le comte. A quoi bon des chevaux ? Si vite que nous eussions couru, don Diaz nous aurait rejoints tôt ou tard.

Stupéfaite, elle laissa retomber ses bras frémissants.

— Et nous restons ici ! dit-elle enfin, ici, sur cette falaise ouverte à tous les regards !... Mais nous sommes perdus !... Mais d'un moment à l'autre cet homme va surgir à nos côtés !...

Lélío se mit à rire.

— Ah ça, dit-il, est-ce là cette bravoure que vous m'annonciez, senorita ?

— Comte, s'écria-t-elle éperdue, votre tranquillité me prouve que vous croyez n'avoir rien à craindre... Mais, au nom du ciel, rassurez-moi !

Il se leva, la prit par la taille et l'attira du côté de la mer. L'aube était née, fondant à peu près le brouillard. Ce n'était déjà plus qu'un voile de gaze, au travers duquel transparaissait le golfe, uni comme un miroir de sombre acier.

— O mon adorée peureuse ! dit Lélío, ouvrez ces yeux charmants ; regardez là-bas, à l'horizon...

— J'aperçois, murmura-t-elle, une tache noire, un point qui semble déchirer la brume...

— C'est un navire à l'ancre, Dolorita !... un caboteur hollandais... Et il appareille ce matin même... Comprenez-vous enfin ?

Elle joignit ses deux mains avec transport.

— Quand à Landry, acheva le comte, il s'est mis en quête de quelque pêcheur de la côte qui veuille bien nous conduire à bord du bâtiment.

— Ah ! s'écria-t-elle en s'élançant à son cou, ce serait la vie ! ce serait le salut !

On entendit des pas rapides.

— Tout va bien, maître ! articula une grosse voix joyeuse.

— Ah ! Landry !... fit le comte. Eh bien !... ce pêcheur ?

— Le vieil homme refusait de se lever, messire ; mais j'ai fait pleuvoir sur son lit cinquante écus... et il nous attend.

— Bravo !... Et rien de suspect aux environs ? Aucune nouvelle de don Diaz ?

— Aucune.

— Oh ! supplia Dolorès ; la mer, vite la mer entre nous et ce démon !

— Guide-nous ! ordonna Lélío.

L'écuyer se mit à redescendre la falaise, et les deux amants le suivirent.

Le jour avait grandi. Déjà soufflait du large cette haleine mordante qui fouette le visage et qui imprègne les lèvres d'une âcre saveur saline. Le brouillard abandonnait au vent ses derniers lambeaux déchiquetés, — minces flocons d'ouate diaphane qui s'évaporent en tournoyant. Enfin, apparut la mer dans sa nudité sereine, la vaste mer déroulant à perte de vue des milliards de petites vagues, piquées d'écume à leur pointe.

(A suivre)

LE

10

BAISER DE JUDAS

(SUITE)



Les jeunes époux arrivaient à Paris pauvres mais joyeux, avec Ursule Androwicz, Wilhem Knaben avait dû, sur la prière de la princesse, retourner à Hesse. Il fallait veiller sur le vieux duc et le jeune Wilhem, l'aïeul et le frère de Marie.

Et le dévoué serviteur avait, quoique avec de vifs regrets, abandonné ceux qui lui devaient tant et auxquels il était si attaché.

A Paris, le prince Rakoczy, vu l'exiguité de ses ressources, reprit possession de son ancien appartement, rue de l'Arbre-Sec, 3, à l'hôtel du Louvre.

Ils étaient à peine installés depuis deux jours, quand leur arriva une invitation à assister pour le lendemain, à Versailles, au dîner du roi Louis XIV.

Surpris étrangement qu'on sût déjà à la cour leur retour à Paris, ils le furent bien davantage quand messire Laurent le respectable propriétaire de l'hôtel du Louvre, vint leur annoncer que leurs équipages les attendaient à la porte de l'hôtel.

Franz s'élança à la fenêtre et vit, en effet, sur la chaussée, un carrosse de gala aux armoiries de sa maison, attelé de deux magnifiques chevaux.

Autour du landau se tenait tout un monde de valets dont le plus important, quoique n'étant pas revêtu d'une livrée, paraissait être un homme entre deux âges, qui se tenait appuyé à la portière de la voiture, les yeux fixés sur la fenêtre où était le prince.

Sur un signe, cet homme se hâta de monter.

— Qui êtes-vous ? demanda Franz.

— Jacques Léchelle, votre majordome, monseigneur.

Qui vous envoie ici ?

L'intendant retira de son sein un pli scellé de noir aux armes du grand Toekæli, portant en exergue la devise du vaillant comte Enrich.

Le pli lui étant adressé, il brisa l'enveloppe et lut avec surprise les lignes suivantes :

« Mon fils, votre revendication a commencé par un échec prévu ; il fallait une leçon. Vous ne vous êtes pas découragé, c'est bien. Avec l'aide de Dieu, de nos amis et de la compagne qui vous avait été prédite la nuit de Noël 1699, vous réussirez.

« Malgré la confiscation de vos biens par votre ennemi l'empereur, vous devez tenir votre rang à la

cour de France. J'y ai pourvu, votre mérite fera le reste.

« Allez devant vous, mon fils, toutes les portes sont ouvertes.

« Votre mère veille sur vous, mes enfants. Vous ne la verrez que le jour où elle devra dire adieu à ce monde, à ce moment seulement elle vous appellera à elle. En quelque lieu que vous soyez, venez.

« Franz, Marie, votre mère vous aime et vous bénit.

« Hélène ZRINYI,

« Veuve de François Rakoczy et de Henrich Toekæli. »

Emus aux larmes, Franz et Marie se regardaient, et leurs yeux exprimaient la reconnaissance et la douleur.

— Pourquoi ne pas se faire connaître ? murmura la princesse. Pourquoi éviter ses enfants ?

— Elle a sans doute des raisons puissantes, répondit le prince qui baisa pieusement le nom de sa mère, et reporta malgré lui sa pensée à l'étrange pythonisse de la nuit de Noël.

Puis il ajouta avec un soupir :

— Il faut obéir...

Alors il fit quelques pas dans la chambre en passant la main sur son front soucieux.

— Qui vous a remis ce pli ? demanda-t-il enfin, quand fut dissipée l'émotion qui l'avait étreint à la lecture de l'étrange lettre.

— Un vieux seigneur, qui, sur l'ordre du roi, a monté votre maison.

— Sur l'ordre du roi ?...

— Oui, monseigneur. Et votre résidence est préparée à l'hôtel Saint-Pol.

— Le logis des rois et des empereurs.

— C'est le nôtre, mon ami, interrompit la princesse. Qu'attendons-nous pour nous y rendre ?

— Alors, Jacques Léchelle, faites monter les dames de la princesse et mon valet de chambre. Nous partons dans une heure.

— Monseigneur me laisse-t-il la bourse ?

— Certainement, vous avez été choisi, je dois avoir toute confiance en vous. Combien possédez-vous ?

— Mille pistoles espèces et un bon de vingt mille, sur la caisse de MM. Van-Oven, banquiers hollandais.

A l'énonciation de cette somme fabuleuse pour l'époque, Franz et Marie ne purent retenir une exclamation.

L'intendant étant descendu, le valet de chambre de monsieur et la camériste de madame accompagnèrent les deux jeunes gens.

A l'heure dite, le carrosse s'ébranla. Dans l'intérieur, avec la princesse, avaient pris place Ursule et les femmes de son service. Sur le siège de devant étaient le cocher et le valet de chambre, et debout derrière, deux valets de pied.

Le prince, dont la haute mine faisait l'admiration

des bourgeois, caracolait à la portière sur un superbe genet d'Espagne, magnifiquement harnaché.

Le lendemain, le carrosse de l'héritier de Rakoczy déposait le prince et la princesse dans la cour d'honneur du palais de Versailles, où ils étaient reçus par MM. de Villeroi et de Richelieu, chargés de les présenter au roi.

— Eh bien ! beau cousin, à quand la revanche ? dit Louis XIV en tendant la main au prince magyar.

— Quand il plaira à Votre Majesté, répondit le jeune homme en baissant respectueusement la main du roi et de Madame la marquise de Maintenon.

— Savez-vous, prince, que vous avez pour épouse la plus jolie princesse d'Europe, reprit le roi toujours galant malgré l'âge. N'est-ce pas ? marquise.

— Sire, je suis de l'avis de Votre Majesté. Elle est adorable.

Comme la jeune femme rougissant et confuse s'arrêtait indécise, son mari, la prenant par la main, la conduisit à la puissante marquise qui l'embrassa au front et la fit asseoir à ses côtés.

Alors, à la demande du roi, le prince d'abord, puis la princesse, racontèrent les événements auxquels ils avaient pris part.

Ce récit plein de grandeur et d'imprévu, cette vaillance chez les deux jeunes gens, ce dévouement mutuel, cette lutte de géants à laquelle ils avaient été mêlés, excitèrent au plus au point l'admiration du monarque et de sa favorite.

— Mon vaillant cousin, et vous ma belle cousine, je vous admire ! dit celui qu'on appelait le grand roi. Ventre saint gris ! comme disait mon aïeul, vous êtes dignes d'un trône. Je voudrais que vous soyez mes enfants, ajouta-t-il en soupirant.

— Sire !

— Cela ne fait rien, mon palais est le vôtre. Comptez sur moi quand le moment sera venu.

Pendant près de trois années le prince Rakoczy habita la capitale de la France. et ces trois années se passèrent en fêtes continuelles, chacun, parmi les premiers seigneurs de la cour, tenant à honneur d'être de leurs amis, si l'on en croit les mémoires du temps.

Cependant, malgré cette existence agitée et mondaine, l'ennui rongait le cœur du prince Rakoczy, qui attendait avec la plus grande impatience le signal promis par l'indomptable Péro Szecegedinac. Quant à la princesse, qui était mère de deux charmants jumeaux Joseph et Georges, en considérant ses chérubins qui étaient à elle et à son bien aimé Franz, elle avait moins désir des expéditions lointaines.

Si l'ennui torturait le cœur du roi des Kurucz, l'impatience gagnait fortement aussi celui du roi Louis XIV. En effet, la guerre se poursuivait depuis trois années en Italie, en Hollande, en Allemagne, avec des alternatives de succès et de revers. Le roi de France sentait qu'il avait besoin d'une puissante diversion au cœur même de l'empire.

En Italie, Villeroi, qui avait succédé à Catinat, s'était fait battre à Chiari et prendre à Crémone. Heureusement que le prince de Vendôme, petit-fils de Henri IV, répara ces désastres. Il débloqua Mantoue assiégé par le prince Eugène, et remporta sur lui la victoire de Luzzaro.

En Allemagne, la France qui n'avait que la Bavière pour alliée, ayant contre elle l'Autriche, la Hollande, la Prusse et l'Angleterre. Cependant, après quelques revers, la victoire de Hochstett, remportée par Villars, lui permit de reprendre l'offensive.

On en était là et le prince Rakoczy avait prévenu Louis XIV qu'il était disposé à profiter de cette victoire pour gagner la Hongrie et juger par ses yeux de la situation, lorsqu'un jour qu'il se trouvait avec le roi et M. de Chamillard, le ministre, dans le cabinet de Mme de Maintenon, et que l'on discutait cette question, M. de Villeroi, capitaine des gardes de Sa Majesté, vint prévenir le prince qu'un cavalier arrivant à toute hâte le demandait sur le champ.

— Allez, prince, dit le roi, et revenez au plus tôt.

Franz ne resta que peu de temps hors de la présence du roi ; il rentra bientôt accompagné d'un Hongrois qui, comme le prince, était de haute stature.

— Sire, dit-il, j'ai l'honneur de présenter à Votre Majesté le magnat Péro Szecegedinac, mon frère d'armes, qui vient nous annoncer que l'heure de la revanche a sonnée.

— Enfin ! dit le roi. Merci pour la bonne nouvelle. Comment êtes-vous venu jusqu'ici, Magnat ?

— Sire, quand j'ai vu que tout était prêt pour l'insurrection, qu'il n'y avait plus que le signal à donner, j'ai quitté la Hongrie à l'aide d'un froc de moine. J'ai traversé ainsi l'Autriche. En Bavière, je me suis fait reconnaître de l'Electeur qui m'a promis à mon retour trois mille sous-officiers instructeurs. J'ai pris part à la bataille livrée au prince Louis de Bade par l'Electeur et le général Villars. Et me voici.

— Qu'est cette bataille ?

— Une grande victoire remportée, il y a trois jours, près de la Forêt-Noire, et dont vous ne pouvez encore avoir la nouvelle. Les soldats ont baptisé Villars maréchal de France sur le champ de bataille.

— Le roi de France vous remercie. Magyar. Chamillard, vous enverrez le bâton de maréchal à Villars.

— Oui, sire.

Le roi, précédé du ministre, qui ouvrit la porte et suivit des Hongrois, pénétra alors dans la galerie encombrée de courtisans, qui se turent et se découvrirent :

— Messieurs, dit Louis XIV, Villars vient de remporter une grande victoire à... Comment dites-vous, Magnat ?

— A Friedlingen, sire,

— A Friedlingen, et les soldats ont nommé Villars maréchal de France sur le champ de bataille. Je confirme cette élection.

Des acclamations répondirent aux paroles du roi qui revint près de la marquise avec M. de Chamillard, Franz et Pero.

— Continuez. En combien de temps êtes-vous venu de Hongrie à Paris ?

— J'ai quitté Kasso le 10 octobre.

— Nous sommes le 24. Cela fait quinze jours. Quels hommes êtes-vous donc ?

— Des Magyars, qui veulent l'indépendance de leur patrie.

— Sur combien d'hommes, comptez vous ?

— Sur tous les districts de Kasso à Munkacz et à Kolasvar. Trente mille combattants environ.

— C'est peu.

— Oui. Mais au premier succès nous avons pour nous vingt comitats, c'est-à-dire cinq cents Magnats, et si nous pouvons tenir jusqu'au printemps, nous serons cinquante mille guerriers.

— C'est tout ce qu'il faut. Chamillard, remplissez un bon de dix mille pistoles sur ma cassette que vous remettrez au prince Rakoczy. Puis vous écrirez à Villars, qui tiendra à sa disposition cinq mille hommes, dix mille fusils, vingt canons, et toutes les munitions nécessaires. Tout ceci dans le plus grand secret. Maintenant, messieurs, quand partez-vous ?

— Demain, sire.

— Bien, vaillants Magyars. Mon cousin, je désire que vous n'emmeniez pas la princesse, laissez la nous avec ses enfants jusqu'à ce que vous soyez à Bude.

— C'est mon vœu le plus cher, sire. Votre Majesté ne me laisse rien à désirer.

— Va, mon cher enfant, tu es digne de commander à tes frères; nos souhaits t'accompagnent. N'est-ce pas, marquise ?

Le prince s'inclinant avec respect baisa la main du roi et de la reine — car Mme de Maintenon était unie secrètement par le mariage à Louis XIV — et s'éloigna suivi de son fidèle ami.

Comme les deux amis quittaient le palais, ils heurtèrent, sans y prendre garde, un gentilhomme qui mit aussitôt l'épée à la main.

Les Magyars allaient en faire autant, quand Franz poussa une exclamation.

— Le chevalier d'Argère. Fit-il.

— Le prince Rakoczy ! répondit celui-ci en remettant l'épée au fourreau. Je vous cherchais, prince.

— Moi.

— Oui, dit tristement le jeune homme qui serra la main que lui tendait le Hongrois. Je suis si malheureux que je veux mourir. Vous allez, m'a-t-on dit, entrer en campagne ; emmenez moi.

— Qu'est-il donc arrivé ?

— Geneviève est morte...

— Morte !

— Oui, son mari l'a empoisonnée.

— Oh ! mon Dieu. Et puis...

— Je veux tuer M. d'Arvoise. J'ai compté sur vous pour être mon second. Nous partirons ensuite.

— Et s'il vous tue lui-même ?

— Je serai plus tôt débarrassé de la vie.

— Allons !

Comme ils arrivaient à Paris, aux environs du domicile de la pauvre Geneviève, un rassemblement de bourgeois arrêta leur course.

— Qu'y a-t-il donc ? interrogea Franz, en se penchant vers un gros bonhomme qui pérorait dans un groupe.

— On attend le convoi funèbre de M. et de Mme d'Arvoise.

— Comment ? Monsieur et Madame.

— Oui. Le sire d'Arvoise qui, paraît-il, était fort jaloux — peut-être à tort — a empoisonné sa femme la croyant infidèle. Puis s'est fait justice en se passant son épée au travers du corps. Ah ! voici le convoi.

Un double cercueil quittait en effet l'ancien hôtel Buci.

Les trois amis suivirent le convoi jusqu'au cimetière.

— Quand partons-nous ? demanda Georges en quittant le prince.

— Demain ! répondit celui-ci.



XVI

LA RÉVOLUTION HONGROISE. — LE ROYAUME DE SAINT-ÉTIENNE. — TRAHISON. — LAISSEZ PASSER LA JUSTICE DU PEUPLE !

Un mois s'était à peine écoulé depuis que nos aventuriers avaient quitté Paris et la France, que le prince Rakoczy, à la tête d'une petite armée d'élite, composée de cinq mille Français et trois mille Bavares, pénétrait à l'improviste en Bohême, qu'il traversait à marches forcées et venait camper au pied des monts Karpathes.

Là, il s'établit solidement pendant que Pero Szeceginac parcourait les comitats, annonçant la bonne nouvelle et appelant aux armes paysans et seigneurs.

Comme une trainée de poudre, l'insurrection s'étendit rapidement de Kasso à Munkacz, ainsi que l'avait affirmé au roi de France le délégué magyar. Aussi quand, descendant des montagnes, la petite armée du prince Rakoczy pénétra en Hongrie, elle fut

reçue avec enthousiasme par les populations en armes.

Prise à l'improviste, l'Autriche ne put opposer aucune résistance à l'insurrection, et les quelques troupes qui occupaient le territoire hongrois se hâtèrent de l'évacuer.

Quant à l'armée insurrectionnelle, après avoir laissé des garnisons dans les places fortes, elle vint, comme dans la précédente campagne, établir son camp sous les murs de Munkacz, pour prendre là ses quartiers d'hiver, car la saison rigoureuse commençait, saison des plus favorables pour permettre à l'insurrection de s'organiser.

En effet, pendant quatre mois, les instructeurs français et bavares travaillèrent sans relâche, et pendant ces quatre mois les renforts arrivaient sans cesse; de sorte qu'au printemps de 1604, près de cinquante mille hommes Hongrois, Transylvains, Serbes-Rasciens formaient l'armée de Kurucz.

Alors une Diète hongroise se rassembla à Munkacz, une Diète transylvaine à Kolaswar pour adhérer à l'insurrection et y apporter le concours des seigneurs et des magnats. La cause du peuple était gagnée, car occupée à lutter en Italie, en Allemagne, même à défendre son propre territoire contre les armées françaises et bavares, l'Autriche était trop faible pour tenter la moindre résistance, et une année après l'entrée du roi des Kurucz sur le sol hongrois, la patrie était libre de Kasso à Bellegrade, c'est-à-dire des frontières de la Bohême à celles de la Turquie.

Le prince convoqua alors la Diète hongroise à Szecheny, celle de Transylvanie à Maros-Vorashely, afin d'établir définitivement l'unité de l'empire magyar. Fidèles, cette fois-ci, à leur chef naturel, les deux Diètes proclamèrent Franz Rokoczy, l'une Chef de la Nation Hongroise, l'autre Voievode de Transylvanie.

Le royaume de Saint-Etienne tout entier était à ses pieds, et la vaillante Marie de Hesse-Rheinsfeld, qui était venue rejoindre son puissant époux, pût croire que se réalisait son rêve, quand gracieusement assise sur une blanche haquenée, superbement caparçonnée, elle entra dans la capitale de la Hongrie, à côté du roi des Kurucz, majestueux sur son cheval de combat.

Quelle délicieuse musique pour les oreilles de la charmante et ambitieuse Marie! quel spectacle enchanteur pour ses regards enivrés! que les mille voix que les mille fronts de ce cette population joyeuse et endimanchée se pressant sur le passage des deux jeunes gens et, par ses cris répétés, acclamant son libérateur, son chef, son roi!

Qui aurait pu croire alors, que cette royauté acclamée par tout un peuple, que cette puissance créée par la valeur et le génie n'étaient pas taillées dans le roc, mais qu'elles s'évanouiraient comme les neiges des Karpathes au soleil d'été? Puissance éphémère, royauté d'un jour, en effet, furent la puissance et la

royauté du vaillant fils de la vaillante Hélène Zrinyi! Elles devaient succomber, comme tout ce qui est vrai, comme tout ce qui est grand, sous une avalanche de jalousies et de trahisons. Ainsi meurent les grandes nations amoureuses d'indépendance et de gloire! Ainsi mourut la Grèce. Ainsi moururent la Pologne et la Hongrie. Est-il donc dans la destinée humaine que toujours la force écrase le droit, la tyrannie tue la liberté, le vice l'emporte sur la vertu, le mensonge étouffe la vérité, les ténèbres obscurcissent le jour?

Quoiqu'il en soit, confiant en lui-même et en ses frères, Franz Rakoczy, maître de sa patrie, après une brillante campagne de deux années, songea à la doter de la constitution qu'il avait élaborée dans le silence et la solitude de la prison, constitution qu'il publia le 1er janvier 1705.

Cette nouvelle, apportée à Léopold I^{er} fut le coup de grâce de vieil empereur, qui expira à l'âge de soixante-seize ans, la rage au cœur de voir son jeune rival et ancien prisonnier, lui enlever le plus beau fleuron de sa couronne.

A Léopold I^{er} succéda Joseph I^{er} qui, de même que son prédécesseur, prit le titre d'empereur d'Occident, roi de Hongrie, de Transylvanie et de Bohême.

Pour répondre à ces prétentions, Franz convoqua la Diète à Onod, sur la rivière de Saja. Trente-un comitats, sur cinquante-deux que comptaient la Hongrie et la Transylvanie, répondirent à son appel et proclamèrent la déchéance de Joseph I^{er} en qualité de roi de Hongrie et Transylvanie, le 27 mars 1707.

Cette déchéance rendant ce trône vacant, une seconde Diète se rassembla au même lieu, pour y pourvoir. A celle-ci, les comitats furent plus nombreux encore; ceux qui jalousaient le prince Franz voulant empêcher son élection à peu près assurée.

Quarante comitats furent, à cette Diète, représentés par quatre cents magnats ou seigneurs. Elle s'ouvrit le 15 avril 1707, sous la présidence du noble et fidèle Nadasdy, alors âgé de soixante-treize ans.

Le vénérable comte en ouvrant la séance, déclara d'une voix ferme que le but de la Diète était de consacrer par le titre de roi le pouvoir qui avait été donné au prince Franz Rakoczy, et dont il était digne à tous les égards.

— Je ne crois pas, dit-il, qu'il puisse se trouver un seul magyar capable de contester les droits de celui que les peuples délivrés appellent le roi des Kurucz. Les ancêtres du noble prince ont été roi de Transylvanie, et n'ont jamais démérité. Nous attendons avec confiance la décision de la Diète.

(A Suivre.)

LA

10

BELLE NANETTE

(SUITE)

La journée se passa rapide, agréable, et, pour la troisième fois, Antoine et Georges reposèrent sous le toit hospitalier du Givrotin.

Dès le lendemain à l'aurore, ils étaient équipés, prêts à partir.

Après le *tue-ver* obligé, Antoine courut au jardin, où Adrienne l'attendait, sous le berceau, le visage baigné de larmes qu'elle avait craint de laisser échapper devant témoins. Il la pressa sur son cœur sans qu'elle pensa s'en défendre, puis essuyant, sous ses baisers brûlants, les larmes de la sensible enfant, il murmura à voix basse :

— Au revoir, Adrienne chérie, sois calme et confiante. Au revoir !

— Au revoir, Antoine mon bien-aimé, fit-elle d'une voix mourante.

— Qu'est-ce cela ? dit Georges, qui était venu le plus lentement possible ; un tel chagrin pour quelques jours de séparation ? Que devrais-je faire, moi-même ? Allons du courage, petite sœur, et permettez-moi de vous embrasser.

— Au revoir, frère ! dit-elle, en lui présentant son beau front.

XVII



Quand nos amis furent seuls, Antoine engagea son jeune compagnon à lui ouvrir son cœur, à lui raconter amour.

— Hélas ! cet amour est une passion fatale, qui ne peut que causer le malheur de Nanette et le mien.

— Nanette !

— Oui, tel est son nom. C'est une simple fille du Morvan, une humble vendangeuse, mais une adorable enfant douée de toutes les beautés du cœur, comme de toutes les grâces du corps. Ah ! si tu connaissais Nanette.

— Que me dis-tu là ? s'écria Antoine d'une voix grave, presque sévère. Pourquoi avoir fait éclore dans le cœur d'une jeune fille honnête — je la suppose telle — une passion sans avenir, une espérance irréalisable ? Pourquoi avoir bercé cette enfant de chimériques projets ? Sais-tu bien qu'à mes yeux, c'est un crime de ravir à une femme son repos aussi bien que son honneur ? Tu n'as pu vouloir la séduire, je l'espère, je le crois. Son honneur sera sauf. Mais son bonheur, sa tranquillité qu'en auras-tu fait ? Plus de cette tranquillité de l'âme, compagne de l'amour du travail chez l'honnête fille du prolétaire, plus de *pulladium* contre les dangers de la misère et du vice.

— Hélas !

— Quant à faire ta femme de cette jeune fille y as-tu vraiment songé ? Si tu y as songé tu as eu tort, ta mère, que je connais mieux que toi peut-être, ne consentira jamais, à moins d'y être forcée à ce qu'elle regarderait comme une indignité.

— Ah ! que tu connais bien ma mère.

— Tu as été coupable. Lorsque tu as lu dans ton propre cœur, lorsque tu as senti surgir cette passion qui, alors n'était qu'à sa naissance, il fallait l'étouffer, il fallait fuir celle qui en était l'objet au lieu d'exciter chez elle une passion... insensée.

— Pardonne-moi, mon ami. Tu sais combien je suis faible contre moi ainsi que contre les autres. J'étais seul, livré à moi-même... je n'ai pas vu le danger et j'ai succombé.

Alors Georges raconta longuement à son ami ses amours avec la belle Nanette.

Celui-ci l'écouta sans mot dire. Quand il eut fini, il l'interrogea sur ce qu'il pensait faire.

— J'ai promis à Nanette une réponse quelle qu'elle soit avant la fin de l'hiver. D'ici là je renouvellerai ma tentative auprès de ma mère. Si je ne réussis pas je m'engage dans un régiment d'Algérie ; je trouverai là-bas l'oubli ou la balle d'un bédouin. Si je meurs ainsi, ma mère saura que c'est son orgueil qui m'aura tué.

— Oui. Tu pars, c'est entendu. Et Nanette ? Cela lui rendra-t-il son repos, son bonheur ? Allons, il y a autre chose à faire, si la petite en vaut la peine...

— Un ange, mon ami. Demande à Louis.

— Louis la connaît ? Tant mieux. Alors je m'emploierai et... à nous deux peut-être.

— Ah ! mon ami que ne te devons-nous pas si tu réussis, dans cette entreprise.

— Qui sait ! Espère toujours.

Georges avait tellement confiance en son ami que ces paroles suffirent pour réveiller chez lui l'espérance évanouie.

La conversation continua entre les deux amis jusqu'à Buxy où ils arrivèrent de bonne heure. Soit hâte, soit préoccupations, ils n'avaient ni l'un, ni l'autre songé à quitter la route, au grand chagrin de Tom et de Black, qui ne comprenaient pas qu'en parcourant

plaines et montagnes, côteaux et vallons on pût faire autre chose que chasser. Ah ! c'est qu'ils ne connaissent pas les soucis et les joies de l'amour.

Antoine trouva son père toujours souffrant, ses douleurs ne lui laissant aucun repos. Après avoir embrassé les jeunes gens, il fit de tendres reproches à son fils sur sa longue absence. Pour s'excuser celui-ci demanda à son père de lui faire part d'un grand secret.

— Tout à l'heure, dit en souriant le vieillard. Vous devez avoir besoin de prendre quelque chose après une si longue course, allez d'abord vous rafraîchir et commander le déjeuner. Vous m'enverrez mon jeune serviteur.

— Un jeune homme ; dit Antoine surpris. Est-ce que Fritz est malade.

— Non, mais il se fait vieux — Nous sommes du même âge — et comme mon fils m'abandonne...

— Oh ! mon père ! Exclama le bon fils les larmes aux yeux, en embrassant le vieillard qui souriait et et le flattait de la main en disant :

— Tien, tu vas voir mon second fils.

Et il frappa sur un timbre. Aussitôt Louis entra.

C'était un grand jeune homme de vingt ans, qui paraissait plus que son âge. Il était robuste et élégant portait fièrement sur de solides épaules une tête expressive. Le teint un peu hâlé était fin et blanc, bien que les yeux fussent très bruns. Les cheveux étaient drus et frisés d'un noir brillant et une barbe de même couleur également frisée ornait déjà son mâle et sympathique visage.

— A mon cher ami, mon bon Louis, s'écria Antoine en l'embrassant avec effusion.

— Monsieur Antoine, dit Louis tout ému.

— Pourquoi monsieur ? Deux années de séparation ont-ils changé ton cœur ? M'aimes-tu moins qu'autrefois ?

— Pouvez-vous le penser ?

— Alors, pour toi je suis toujours Antoine, ton ami.

Les deux jeunes gens se serrèrent les mains, pendant que Monsieur Preuil les considérait tous deux d'un œil humide et caressant.

— J'y pense, dit Georges, en touchant aussi la main de son Louis, comment te trouves-tu ici ? Ce n'est pas un reproche que je te fais, mais une simple question d'ami.

— Je le sais, Georges, et vais t'annoncer une nouvelle qui te peinera. J'ai quitté définitivement Saint-Désert.

— Comment, tu m'abandonnes ?

— Non, ta mère m'a... chassé...

— Chassé ! toi ! s'écria Georges le visage enflammé de colère. Cela n'est pas possible.

— Ne soyez pas inquiet sur le sort de votre ami, interrompit M. Preuil. J'y pourvoirai, j'y ai pourvu.

— Merci, pour lui, monsieur, répondit Georges en

allant presser une main du vénérable malade, tandis que Louis tenait l'autre.

Voici ce qui s'était passé à Saint-Désert.

Lorsque Georges, accompagné de Léon Parisot, vint passer un couple d'heures à Saint-Désert, ils déjeunèrent tous deux avec Louis et quand ils partirent, ce dernier, qui avaient à visiter les différentes cuvées des vignerons de madame Blondeau, ainsi que c'était son devoir, accompagna ses amis assez loin dans la montagne. Ses affaires terminées, il revint paisiblement mais, au lieu de passer par le jardin, ainsi qu'il le faisait habituellement, il se dirigea vers la porte de la cour particulière, ayant à rendre compte à madame Blondeau du résultat de sa tournée ; soudain il entendit prononcer son nom accompagné de l'épithète de bâtard.

Celui qui parlait était placé dans l'intérieur à deux pas de la porte qui se trouvait entr'ouverte. C'était Jean Brigoni, le cocher et le familier de Madame.

— Ça se croit un bourgeois, continuait-il, parce que ça mange avec les maîtres ; ça vous regarde par-dessus l'épaule....

Il était certain que le petit Louis détestait cordialement l'Italien et ne se gênait nullement pour le lui témoigner. Il avait, paraît-il, des raisons *particulières*, pour cela, raisons que connaissait sans doute Jean Brigoni, car en sa présence, il se faisait humble et rampant. Le croyant loin, il épanchait sa bile dans le sein d'un ami.

— Lui, un bourgeois, reprit-il de sa voix rauque, après un moment de silence. Allons donc ! Madame a confiance en moi et ne tient guère à lui... et si je voulais...

— Ah ! bien oui. Fit une autre voix, que Louis reconnut pour celle du compère Laurent, bedeau de la paroisse, fesse-mathieu des plus distingués. Oui, Madame, mais il y a monsieur Georges...

— Monsieur Georges ! Il ne compte pas ici, Je m'en moque comme d'un enfant. On le mène comme l'on veut. Tenez, l'autre jour, je l'ai vu à mes genoux...

Il n'acheva pas. Louis qui s'était arrêté pour écouter n'en put entendre davantage. Repoussant vivement la porte, il s'élance sur l'insolent valet et, d'un maître coup de poing bien appliqué au milieu du visage, il nous l'envoie rouler à terre le nez et la bouche en sang.

Se faisant tout petit, le père Laurent se glissa au dehors et s'enfuit à toutes jambes.

M^{me} Blondeau était à ce moment appuyée à sa fenêtre, donnant des ordres à la cuisinière debout au bas du perron. Elle ne pouvait, à la distance où elle se trouvait, entendre la conversation, faite, du reste, à mi-voix, mais elle pouvait voir et avait parfaitement vu la bousculade.

Elle appela Louis d'une voix altière. Celui-ci s'approchait respectueusement près de la fenêtre, quand la vieille cuisinière, la bonne Marie, qui adorait Louis

comme tous les autres gens de la maison, à l'exception du Brigoni, lui cria :

— Prends garde, Louis, retourne-toi.

Il était temps. Jean Brigoni qui s'était relevé avait saisi une serpe et allait tout bonnement fendre la tête du pauvre enfant.

Le jeune homme fait un saut de côté s'élance dans le jardin toujours suivi du cocher armé, s'empare d'un échalas et revient alors à son ennemi.

La partie devenait à peu près égale, l'agilité et la force compensant chez le jeune homme l'infériorité de l'arme.

La bonne Marie et Jérôme, le vieux jardinier, faisaient des vœux pour leur ami Louis, tandis que M^{me} Blondeau avait fermé sa fenêtre et paraissait s'être retirée.

Quant le rusé Italien vit que son adversaire était armé, il fit semblant d'abandonner le champ de bataille en reculant, puis fondit subitement, la serpe basse, sur Louis pour l'éventrer.

Les spectateurs poussèrent un cri d'effroi.

Mais le jeune bourguignon avait l'œil aussi bon que le jarret et le bras, il vit le mouvement, fit un saut en arrière et d'un violent coup de bâton meurtrit si rudement la main qui tenait l'arme meurtrière, que cette arme tomba.

Saisissant alors son ennemi par le bras il lui administra une splendide correction en lui disant :

— Ah ! maître gredin ! vil chenapan ! soyez tranquille je vais vous renvoyer à Sodome, votre domicile légal.

Bien qu'ils ne comprissent pas les paroles du rude jeune homme, les témoins applaudissaient en riant aux éclats.

En ce moment, froide et digne, M^{me} Blondeau parut dans la cour. Elle intima à Louis l'ordre de quitter la maison, ce que celui-ci fit immédiatement, sans daigner se justifier, après avoir embrassé sur les deux joues l'excellente Marie, qui venait de lui sauver la vie et serré la main du père Jean-Claude, qui, ainsi que la cuisinière pleurait, en voyant leur ami partir ainsi pour toujours.

Tel fut en substance le récit de Louis. Alors Georges, d'après le conseil de M. Preuil et de son fils, écrivit à sa mère, une lettre lui relatant les faits tels qu'ils s'étaient passés. Il ne parla pas du retour de Louis — celui-ci le voulant ainsi — mais exigea le renvoi de Jean Brigoni, sans quoi lui, fils de la maison n'y remettrait plus les pieds.

Après le déjeuner, pendant qu'assis au secrétaire, Georges faisait sa lettre, que Louis, le nez dans un traité de botanique, comparait les descriptions aux figures intercalées dans le texte, Antoine, assis à côté de son père, lui raconta avec un entrain, un enthousiasme qui n'était pas dans ses habitudes, ses amours avec M^{lle} Parisot et la peignit avec des termes si passionnés qu'il fit plusieurs fois sourire le vieillard.

— Que dites-vous du portrait ? Messieurs. Fit M. Preuil en s'adressant aux jeunes gens.

— Il est de toute ressemblance. Répondit Georges.

— Et toi Louis que penses-tu de la raison de ton grave ami. Elle me paraît fortement ébranlée.

— Pourquoi douter d'Antoine, monsieur. Il ne peut se tromper. Son jugement est aussi sûr que son goût est délicat. Le portrait moral — s'entend — qu'il a tracé de M^{lle} Adrienne Parisot n'est pas au-dessus de la vérité. Ce qu'il a omis de vous dire, c'est que sa modestie et sa bonté n'ont d'égales que la modestie et la bonté de sa digne mère.

— Cela est vrai, affirma Georges.

Un affectueux serrement de main fut le remerciement d'Antoine.

— Mon fils, reprit le vieillard, je n'ai jamais eu de doutes, malgré les apparences. Je voulais seulement mettre ta patience à l'épreuve car tu en auras besoin... en ménage.

Chacun se mit à rire.

— Je dois donc te dire que le jour où j'embrasserai ma fille, sera maintenant mon plus beau jour.

— O mon père ! Merci !

— Je suis plus pressé que toi, mon ami. Tu es en âge et je me fais vieux. Aussitôt que mes douleurs m'auront laissé un peu de repos, nous irons à Givry faire notre visite officielle. Je tiens à mener les choses rondement car j'ai un projet en tête.

XVIII

Quelques mots sur le père d'Antoine ne seront pas hors de propos.

M. Preuil avait depuis plusieurs années passé la soixantaine. Il avait dû être un robuste, mais les fatigues de la guerre — il avait fait toutes les campagnes de la République, du Consulat et de l'Empire. — les douleurs et les souffrances de la captivité — il avait été cinq années prisonnier en Russie — avaient miné ce tempérament robuste. Il était de taille ordinaire, sa figure vénérable, labourée par une balafre qui partait du front, était sereine et douce malgré une grosse moustache blanche qui, selon la mode des géants de la République, allait rejoindre les larges favoris.

La rosette d'officier de la Légion d'honneur ornait la boutonnière du vieux débris qu'on appelait : mon général.

M. Preuil avait en effet, de très bonne heure — il avait à peine trente ans — conquis les épaulettes de



général. et s'il était resté à la tête d'une simple brigade, c'est qu'il faisait partie de ces intraitables et malheureusement peu nombreux citoyens, qui avaient blâmé le 18 brumaire; qui, tout en servant avec vaillance et dévouement la France et le gouvernement impérial qu'elle avait accepté, conservaient au fond du cœur l'amour de la République et de la Liberté, la haine de la servitude et ne craignaient pas de manifester hautement leur mépris pour les valets de toutes robes.

M. Preuil, tout en respectant les croyances de chacun, en était encore au culte de la déesse Raison et n'avait pas eu de peine à inculquer ses idées à son fils. Ce qui fait que le père et le fils étaient vus d'un mauvais œil par les pratiquants catholiques ou autres. Ce dont ils se souciaient tous deux comme de l'opinion de l'empereur du Maroc.

Ils vivaient dans un accord parfait. Le seul chagrin qu'éprouva l'excellent homme ce fut de se séparer de son cher fils, pendant près de six années que celui-ci habita Paris, à l'exception des vacances, qu'il passait régulièrement à Buxy. Aussi, quand ses douleurs le lui permettaient, le général ne manquait pas d'aller faire la saison d'hiver dans la capitale.

Qu'était le projet que berçait la pensée du vieillard? Un seul homme le connaissait, c'était Fritz Blonwitz, qui, avec la maman Lafond, formaient tout le personnel de la maison.

Fritz n'avait pas quitté son général depuis son mariage avec la mère d'Antoine dont il était frère de lait. Il s'était marié en même temps que M. Preuil avec une brave fille de Bohême, comme était aussi M^{lle} Charlotte de Varen. Et, par un de ces événements bizarres, de ces rapprochements incompréhensibles, les deux jeunes femmes accouchèrent à quelques jours d'intervalle, M^{me} Preuil d'un fils et la femme de Fritz d'une fille qui ne vécut que peu de jours, tandis que la mère d'Antoine, mourait des suites de ses couches. Au lieu donc de nourrir son propre enfant, M^{me} Louisa Brovitz, donna le sein à celui de sa jeune maîtresse. Hélas! elle ne put longtemps conserver, à cet enfant qu'elle adorait, les soins d'une mère, elle mourut elle-même en l'accompagnant en France, qu'il n'avait que six ans.

La bonne Louisa fut remplacée, dans cette fonction par une brave Bourguignonne veuve d'un honnête homme qui avait géré les propriétés de M. Preuil, pendant sa longue absence. Cette brave femme était la maman Lafond, qui disputait à Fritz la palme du dévouement

— Quel est donc ce projet? dit Antoine à son père. Est-ce un secret?

— Peut-être...

— Oh! je le saurai bien. Je le demanderai à Fritz, il doit le connaître.

— Essaye voir.

Antoine appela Fritz. Le grand vieillard droit

comme un grenadier entra et portant militairement la main à sa casquette.

— Vous m'avez fait appeler, mon général?

— Non, Fritz, non. C'est Antoine qui voudrait te demander quelque chose.

— A moi? dit Fritz étonné.

Le jeune homme, passant son bras autour du cou du vieux serviteur, lui causa tout bas pendant un moment; puis le regarda entre les deux yeux.

Celui-ci, après s'être gratté un instant l'oreille, avoir tortillé un coin de sa moustache blanche, murmura enfin:

— Tu sais, Antoine, pas possible à moi. La consigne...



(A suivre)

Le N° 11 du CONTEUR GAULOIS sera mis en vente Jeudi 5 mai.

Les personnes qui désirent prendre un abonnement au CONTEUR GAULOIS, doivent envoyer le montant de cet abonnement, au gérant du journal, 6, quai de la Guillotière.

AUX LECTEURS DU CONTEUR GAULOIS

L'éditeur du CONTEUR GAULOIS non-seulement n'a rien négligé pour rendre cette publication particulièrement intéressante et en assurer le succès, mais il a encore pensé à satisfaire aux désirs de ceux qui collectionnent les feuillets.

Dans ce but, il sera publié tous les six mois, une RICHE COUVERTURE ILLUSTRÉE SUR BEAU PAPIER de couleur.

Cette couverture sera remise gratuitement aux acheteurs au numéro, ainsi qu'aux abonnés.

La reproduction des romans: La Taverne de la Tête d'Or, le Baiser de Judas et la Belle Nanette, est formellement réservée!

S'adresser à l'administration du Conteur Gaulois.

En Vente dans les Kiosques et chez les Marchands de Journaux

LE FRANC-PARLEUR

Journal Hebdomadaire Républicain

LE NUMÉRO : 15 CENTIMES

Le Gérant, H. ALBERT.

Lyon. — Imp. H. ALBERT, quai de la Guillotière, 6